

Compétences discursives de locuteurs du français L1 et L2 en contexte minoritaire

Paula Caxaj-Ruiz et Svetlana Kaminskaïa

Numéro 39, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027468ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1027468ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (imprimé)

1918-7505 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caxaj-Ruiz, P. & Kaminskaïa, S. (2014). Compétences discursives de locuteurs du français L1 et L2 en contexte minoritaire. *Revue du Nouvel-Ontario*, (39), 165–193. <https://doi.org/10.7202/1027468ar>

Compétences discursives de locuteurs du français L1 et L2 en contexte minoritaire

PAULA CAXAJ-RUIZ ET SVETLANA KAMINSKAÏA
Université de Waterloo

Il ne manque pas d'études sur le français parlé en Ontario par des locuteurs de langue maternelle (L1) en situation majoritaire et minoritaire et par des apprenants du français langue seconde (L2)¹. Leurs compétences grammati-

¹ Voir, entre autres, Raymond Mougeon et Edouard Beniak, *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction: The Case of French in Ontario*, Oxford, Oxford University Press, 1991, p. 247; Raymond Mougeon et Terry Nadasdi, «Sociolinguistic discontinuities in minority speech communities», *Language*, vol. 74, n° 1, 1998, p. 40-55; Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *The Sociolinguistic Competence of Immersion Students*, North York, Multilingual Matters, 2010; Terry Nadasdi, «Le français en Ontario», dans Albert Valdman, Julie Auger et Deborah Piston-Hatlen (dir.), *Le français en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 99-115; François Poiré, «Le français canadien en milieu minoritaire : le cas du Sud-ouest ontarien», dans Jacques Durand, Bernard Laks et Chantal Lyche (dir.), *Phonologie, variation et accents du français*, Paris, Hermès, 2009, p. 153-173; Jeff Tennant, «Rythme prosodique et contact des langues dans le français ontarien», dans France Martineau et Terry Nadasdi (dir.), *Le français en contact. Hommages à Raymond Mougeon*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, p. 355-373; Jeff Tennant, «Laurentian French phonology in a majority setting outside Québec», dans Randall Gess, Chantal Lyche et Trudel Meisenburg (dir.), *Phonological variation in French. Illustrations from three continents*, Amsterdam, Benjamins, 2012, p. 313-339.

cales, sociolinguistiques et discursives ont fait l'objet d'études visant à voir à quel point les locuteurs franco-ontariens se rapprochaient de la norme française canadienne (le français québécois). Ces études ont fait valoir que le français L1 parlé en Ontario n'est pas homogène et que le contexte minoritaire ou majoritaire, ainsi que la fréquence d'usage de la langue par les locuteurs affectent leurs compétences grammaticales et leur usage de la langue². Quant aux locuteurs du français L2, les études ont montré qu'ils avaient des divergences grammaticales variées en comparaison avec les locuteurs natifs et qu'ils avaient aussi une maîtrise partielle de la dimension sociolinguistique de l'usage du français, laquelle semble leur échapper en raison de l'accès limité à la langue vernaculaire hors de l'école. C'est la raison pour laquelle Raymond Mougeon et collaborateurs³ se sont penchés sur les compétences sociolinguistiques des apprenants du français dans le système d'immersion de la région de Toronto. En comparant leur production à celle de locuteurs québécois et à celle de locuteurs franco-ontariens du même âge, ils ont montré que les locuteurs de langue seconde n'atteignaient pas le même niveau de maîtrise que ne le faisaient les locuteurs natifs au chapitre des variantes stylistiques et sociales. Cela les a amenés à conclure, entre autres, que la pratique pédagogique avec l'intrant (*input*) que les élèves reçoivent contribue à la divergence de leur extrant (*output*, production) en français lorsqu'on les compare à des locuteurs de langue maternelle.

Les études portant sur la comparaison des compétences discursives des étudiants de français L2 à celles de locuteurs du français L1 en situation minoritaire ne sont pas

² Voir note 1.

³ Raymond Mougeon et coll., 2010, *op. cit.*

assez répandues, notamment en ce qui concerne l'usage des éléments discursifs – éléments qui contribuent à la cohérence et à la cohésion du message –, tels que «(ça) fait que», «alors», «comme», etc. C'est l'usage de ce dernier vocable qui nous intéresse ici, étant donné l'extension de son usage dans la parole des jeunes au Québec⁴ et au Nouveau Brunswick⁵ (voir les exemples en (2)), l'existence de son homologue *like* en anglais, qui est aussi surutilisé par la jeune génération⁶, et le contact intense du français et de l'anglais chez les deux populations à l'étude.

L'usage extensif de *like* non standard, qui est illustré en (1)⁷, est l'une des particularités de la parole des jeunes anglophones. En français, l'usage de son homologue «comme» est observé au Québec⁸ (2a), mais sa prolifération se retrouve surtout en situation de contact linguistique :

⁴ Diane Vincent et Guylaine Martel, «Particules métadiscursives et autres modes langagières : des cas de changement linguistique», *Revue Tranel*, vol. 34-35, 2001, p. 141-152.

⁵ Gisèle Chevalier, «Comment comme fonctionne d'une génération à l'autre», *Revue québécoise de linguistique*, vol. 30, n° 2, 2001, p. 13-40.

⁶ Sali Tagliamonte, «So who? Like how? Just what? Discourse markers in the conversations of Young Canadians», *Journal of Pragmatics*, vol. 37, 2005, p. 1896-1915.

⁷ Parmi les chercheurs, notons Gisle Andersen, «They gave us these yeah, and they like wanna see like how we talk and all that: The Use of *like* and Other Pragmatic Markers in London Teenage Speech», dans Ulla-Britt Kotsinas, Anna-Brita Stenström et Anna-Malin Karlsson (dir.), *Ungdomsspråk i Norden*, Stockholm, Institutionen för Nordiska Språk, Stockholms University, 1997, p. 82-95, et Alexandra D'Arcy, «Lexical Replacement and the Like(s)», *American Speech*, vol. 81, n° 4, 2006, p. 339-356. L'exemple en (1) vient de Sali Tagliamonte, *op. cit.*, p. 1899.

⁸ Voir Anne Beaulieu-Masson et coll., «Comme en français québécois», *Communication, lettres et sciences du langage*, vol. 1, n° 1, 2007, p. 27-41. L'exemple en (2a) vient d'Anne Beaulieu-Masson et coll., *op. cit.*, p. 34.

par exemple, en français acadien au Nouveau-Brunswick⁹ (2b), chez les apprenants du français à Montréal¹⁰ (2c), et chez les enfants bilingues à Halifax¹¹ (2d).

- (1) [...] *Like* you really like them... *Like* one of my teachers, she's amazing. *Like* I love what she teaches. And it's really... *like* the way that she presents *like* the class [...].¹²
- (2) a. Le cheval s'était emballé, pis il avait *comme* rentré dans la clôture [...].
- b. On jouait à la balle *comme* il y a *comme* il y avait un grand champ entre les deux maisons il y avait pas de clôture ou rien là.
- c. On était *comme* un des seuls, on était peut-être cinq dans mon année qui parlaient les deux langues, puis c'était *comme* «wow» tu sais.
- d. *Comme* je voudrais *comme* aller habiter *comme* en Colombie-Britannique ou des choses *comme* ça. Pour aller *comme* autour du Canada et des choses.

Cet article examine l'usage de «comme» en situation de contact des langues en comparant des locuteurs qui n'ont pas fait l'objet d'études antérieures : les apprenants anglophones du français L2 et les locuteurs du français

⁹ Voir Gisèle Chevalier, *op. cit.* L'exemple en (2b) vient de Gisèle Chevalier, *op. cit.*, p. 22.

¹⁰ Voir Gillian Sankoff et coll., «Variation in the use of discourse markers in a language contact situation», *Language Variation and Change*, vol. 9, 1997, p. 191-217. L'exemple en (2c) vient de Gillian Sankoff et coll., *op. cit.*, p. 198.

¹¹ Voir Egor Tsedryk, «Sur l'usage extensif de *comme* à la préadolescence dans un milieu francophone minoritaire», dans Davy Bigot, Michael Friesner et Mireille Tremblay (dir.), *Les français d'ici et d'aujourd'hui: description, représentation et théorisation*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p. 65-88. L'exemple en (2d) vient d'Egor Tsedryk, *op. cit.*, p. 65.

¹² Dans les exemples cités, «...» désigne une pause, alors que «[...]» marque un texte coupé.

L1 en contexte minoritaire. Le but premier de notre analyse est d'établir les contextes et la fréquence d'usage de « comme » afin de voir si l'usage qu'en font les locuteurs du français L2 est parallèle à celui des locuteurs de langue maternelle. Les différences observées entre les deux groupes dans la force et l'étendue de l'usage de « comme » feront état de l'effet de la régularité de la pratique linguistique ou de son absence sur les compétences discursives des locuteurs de langue maternelle et de langue seconde respectivement, voire du transfert de la langue dominante en langue seconde.

Notre analyse porte sur des entrevues guidées auprès de deux jeunes franco-ontariens nés et habitant dans la région de Windsor et de deux étudiants universitaires anglo-ontariens de la région de Toronto, issus du système d'immersion et suivant le cours de français de 1^{re} année à l'Université de Waterloo en Ontario. En raison de la taille réduite du corpus, il s'agit d'une étude de cas et les résultats observés sont de caractère préliminaire.

Pour mener à bien notre analyse, nous avons adopté une classification des usages de « comme » qui distingue les usages standard de ceux qui sont non standard. Puisqu'il y a des ressemblances entre l'usage de *like* et de « comme », nous ferons d'abord un survol des usages de *like* en anglais, avant d'aborder les études portant sur les usages de « comme » en français. Par la suite, nous présenterons la méthodologie et la classification des usages de « comme » que nous avons adoptée et qui sont à la base de notre analyse. Nous concluons par la présentation des résultats et de quelques remarques.

Contexte

Like et ses usages en anglais

Décrit d'abord comme une particularité de la parole des jeunes femmes de 15 à 20 ans en Californie¹³, *like* est devenu un objet d'étude dans des variétés d'anglais aussi bien en Amérique du Nord¹⁴ qu'en Europe¹⁵. Des points de vue sémantique, pragmatique, discursif et syntaxique, il est classé différemment en fonction de la présence ou de l'absence de sens lexical ainsi qu'en fonction de l'usage qu'en font les locuteurs dans leur discours.

L'une des descriptions les plus détaillées des emplois de *like* et de ses fonctions a été proposée par Alexandra D'Arcy¹⁶ qui distingue les emplois lexicaux et discursifs de cette variable. Ainsi, *like* lexical se présente comme verbe (3a), nom (3b), préposition (3c) ou conjonction (3d). Il peut même être une partie de mot et jouer le rôle

¹³ Voir, par exemple, Robert Underhill, «*Like is, like, focus*», *American Speech*, vol. 63, n° 3, 1988, p. 234-246.

¹⁴ Voir, entre autres, Alexandra D'Arcy, *op. cit.*; Jennifer Dailey-O'Cain, «The Sociolinguistic Distribution of and Attitudes toward Focuser like and Quotative like», *Journal of Sociolinguistics*, vol. 4, 2000, p. 60-80; Jean E. Fox Tree, «Placing *like* in telling stories», *Discourse Studies*, vol. 8, n° 6, 2006, p. 723-742; Janet M. Fuller, «Use of the discourse marker *like* in interviews», *Journal of Sociolinguistics*, vol. 7, n° 3, 2003, p. 365-377; Sali Tagliamonte, *op. cit.*

¹⁵ Voir, entre autres, Gisle Andersen, *Pragmatic markers and sociolinguistic variation: A relevance theoretic approach to the language of adolescents*, Amsterdam, Benjamins, 2001; Ronald Macaulay, «You're like 'why not?' The quotative expression of Glasgow adolescents», *Journal of Sociolinguistics*, vol. 5, n° 1, 2001, p. 3-21; Jim Miller et Regina Weinert, «The function of LIKE in dialogue», *Journal of Pragmatics*, vol. 23, 1995, p. 365-393.

¹⁶ Les exemples en (3b, e, f) sont tirés d'Alexandra D'Arcy, *op. cit.*, p. 339, 339, 434.

de suffixe (3e). Finalement, dans le contexte d'approximation, *like* démontre un usage adverbial (3f).

- (3) a. I *like* ice cream.
- b. He grew up with the *likes* of the company of all great fighters.
- c. He looks *like* his father.
- d. It looks *like* it's going to rain.
- e. He said I went «(mumbling)» or something like *stroke-like*.
- f. The guy weighed *like* a hundred pounds.

Contrairement aux exemples en (3), l'usage de *like* en (4) ne possède pas de sens lexical et ne contribue pas à l'interprétation de la phrase. Il joue ici le rôle de marqueur discursif (4a) ou de particule discursive (4b, c). La différence entre un marqueur discursif et une particule est d'ordre syntaxique : le premier apparaît en début de phrase (4a), alors que la seconde est beaucoup plus intrusive et s'infiltré à l'intérieur de syntagmes variés, par exemple, prépositionnel (4b) ou verbal (4c).

- (4) a. *Like* my neighbors and we got on fine¹⁷.
- b. Now Tim would be going more for *like* Fred Flintstone¹⁸.
- c. I think he's just *like* changed¹⁹.

¹⁷ Cet exemple est tiré d'Alexandra D'Arcy, « 'Like' and language ideology: Disentangling fact from fiction », *American Speech*, vol. 82, n° 4, 2007, p. 386-419.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Cet exemple est tiré de Sali Tagliamonte, *op. cit.*, p. 1902.

En (5), concaténé à *be*, la variable *like* introduit le discours rapporté et exerce également une fonction discursive.

- (5) He's *like*, «You have to calm down»²⁰.

On appelle les emplois de *like* en (3a-3e) standard ou grammaticaux, et ses emplois en (3f) ainsi qu'en (4, 5) non standard ou discursifs²¹. La même distinction existe pour «comme» en français.

«Comme» et ses usages en français

Parmi les usages lexicaux de «comme», on trouve la préposition, la conjonction et l'adverbe qui servent à exprimer la comparaison (6a), l'attribution (6b) ou à exemplifier les choses (6c)²².

- (6) a. Il est grand *comme* son frère.
b. *Comme* père, il est très strict.
c. J'ai vu quelque chose *comme* un nuage.

À ces usages, s'ajoutent les collocations avec «comme» et les usages moins typiques de cette variable. Parmi les premiers, on trouve «comme ça, comme+dire» (ex. comme on dirait), «comme+personne» (ex. comme moi) pour exprimer le point de vue²³.

- (7) a. [...] mais ils [les enseignants] nous forçaient pas là comme euh faire les prières dans la classe ni rien *comme ça*.

²⁰ Cet exemple est tiré d'Alexandra D'Arcy, 2006, *op. cit.*, p. 340.

²¹ Cette classification apparaît, entre autres, chez Alexandra D'Arcy, 2006, *op. cit.*

²² Voir, entre autres, Gisèle Chevalier, *op. cit.*, et Egor Tsedryk, *op. cit.*

²³ Les exemples en (7) sont tirés de Gisèle Chevalier, *op. cit.*

- b. [...] c'est pas élevé *comme on dirait* comme ça devrait être ouais peut-être.
- c. Ah oui oui *comme moi* mes parents me mon père, ma mère, mon père surtout [...] lui disait toujours [...].

Les usages moins typiques de « comme » font tout de même partie de son entrée lexicale dans des dictionnaires (notamment dans *Le Petit Robert*) et sont attestés régulièrement en français parlé au Canada en contexte majoritaire au Québec et au Nouveau-Brunswick²⁴. Il s'agit de la valeur d'approximation (8a), de l'introduction du discours rapporté (dans ce cas, « comme » est précédé souvent de « être ») (8b) et de la valeur d'atténuation (8c).

- (8) a. Je dirais même *comme* cinquante pourcent de nos membres sont anglais.
- b. [...] pis c'moi j'étais *comme* : « wow ».
- c. I avait l'air à avoir frappé un gros arbre *comme*.

Les usages de « comme » illustrés en (8) font penser à l'influence de l'anglais, « puisque l'on peut y soupçonner l'emprunt d'un emploi non standard de *like*, plus répandu en anglais qu'en français²⁵ ». Cette idée s'appuie non seulement sur les observations quant à la similarité des contextes de l'usage de *like* et de « comme », mais aussi sur la fréquence élevée de ses occurrences en français L1 en situation de contact en contexte majoritaire, comme le constate Gisèle Chevalier²⁶, et surtout sur sa prolifération

²⁴ Pour l'exemple en (8a), voir Gillian Sankoff et coll., *op. cit.* Pour l'exemple en (8b), voir Gisèle Chevalier, *op. cit.* Pour celui en (8c), voir Gaétane Dostie, « *Comme*, *genre* et *style* postposés en français du Québec : une étude sémantique », *Linguisticæ Investigationes*, vol. 19, n° 2, 1995, p. 247-263.

²⁵ Anne Beaulieu-Masson et coll., *op. cit.*, p. 27.

²⁶ Gisèle Chevalier, *op. cit.*

dans le discours de jeunes francophones en contexte minoritaire²⁷ et de locuteurs du français L2²⁸, c'est-à-dire dans le contexte du contact intense des langues. Cela s'expliquerait, selon Gillian Sankoff et collaborateurs, par le fait que les apprenants d'une nouvelle langue favorisent souvent les formes qui ont une équivalence dans leur langue maternelle, ce qui correspond au transfert de connaissances linguistiques. Selon Mougeon²⁹, la tendance à la surutilisation de ces formes s'attribue au sous-emploi du français plutôt qu'à l'interférence linguistique. Dans le contexte du contact intense avec l'anglais où les locuteurs de français L1 et L2 sont sujets à la dominance de la langue majoritaire, cette perspective permettrait d'expliquer les différences observées entre les deux groupes.

À part la fréquence élevée de « comme », ce qui distingue son emploi dans les études portant sur le français en contact, c'est son apparition intrusive « n'importe où dans la phrase » sans contribuer à sa grammaire ou à son sens³⁰, comme dans les exemples en (9).

- (9) a. [...] *Comme* au début tous les bureaux même pour les acheteurs c'était dans le magasin là-bas³¹.
- b. Tu *comme* dessines la tête de lui³².

²⁷ Egor Tsedryk, *op. cit.*

²⁸ Gillian Sankoff et coll., *op. cit.*

²⁹ Raymond Mougeon, « Perspective sociolinguistique sur le français en Ontario », dans Aidan Coveney, Marie-Anne Hintze et Carol Sanders (dir.), *Variation et francophonie*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 155-190.

³⁰ Les études en anglais démontrent que ces usages ont cependant un rôle pragmatique (Dailey-O'Cain, *op. cit.*, p. 61) : « *these can serve a great many purposes, such as initiate, sustain or repair discourse, to mark a boundary or sequential dependence between discourse segments, or to denote either now or old information in informal speech* ».

³¹ Cet exemple est tiré de Gillian Sankoff et coll., *op. cit.*, p. 205.

³² Cet exemple est tiré d'Egor Tsedryk, *op. cit.*, [p. 27a)].

Il s'agit ici d'usages discursifs de cette variable que Diane Vincent appelle « particules discursives³³ » et que Sankoff et collaborateurs qualifient de « ponctuants désémantisés³⁴ » (*desemanticized puntors*). Ces éléments sont très fréquents; ils sont dépourvus de sens initial, ils existent hors de la structure syntaxique de la phrase et ils n'affectent pas son sens. Dans les exemples en (9), on reconnaît les usages correspondant aux marqueurs et aux particules discursifs distingués par D'Arcy³⁵ pour *like* en anglais et repris par Tsedryk³⁶ pour « comme » en français parlé en contexte minoritaire par les préadolescents bilingues à Halifax.

En plus de ces occurrences de « comme », Tsedryk a repéré, dans son étude, l'expression « c'est comme » qu'il traite comme une seule unité ayant ses propres caractéristiques syntaxiques et discursives. Selon l'auteur, la structure et l'usage de cette expression ressemble à *be like* (voir (5)).

(10) a. *C'est comme tu peux y aller là.*

b. [...] *Pis c'était comme : « Wall-E! » Il parlait vraiment différent!*³⁷

Finalement, les études portant sur le français L1 et L2 en situation minoritaire parlent aussi de l'usage non lexical spécifique de « comme », qui introduit une pause (11a) ou signale une panne lexicale (11b).

³³ Diane Vincent, *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuit blanche, 1993, p. 168.

³⁴ Gillian Sankoff et coll., *op. cit.*

³⁵ Alexandra D'Arcy, 2006, *op. cit.*

³⁶ Egor Tsedryk, *op. cit.*

³⁷ Les deux exemples en (10) sont tirés d'Egor Tsedryk, *op. cit.*

- (11) a. C'était un peu plus comme... juste, difficile, les-, le-, la-, l'accent c'est difficile de, de le comprendre³⁸.
- b. Je suis maintenant comme conditionally accepted³⁹ au pharmacie. (notre corpus)

Outre les contextes d'emploi, nous comparerons dans cette étude la distribution de «comme», puisque les occurrences, selon les contextes, peuvent aussi entrer en jeu et distinguer les populations. Ainsi, en différenciant, selon les critères syntaxiques, le «comme» marqueur discursif et le «comme» particule discursive, Tsedryk a constaté une distribution similaire entre ces deux contextes lors de son analyse de la parole des préadolescents bilingues⁴⁰ à Halifax (24 % pour les marqueurs et 22 % pour les particules, représentant en somme 46 % de toutes les occurrences). De plus, la distribution des marqueurs et des particules était similaire à celle du «comme» lexical (21 %) et du «comme» d'hésitation (20 %). Quand est pris en compte l'effet de la langue parlée à la maison, l'analyse a révélé que les enfants qui utilisaient le plus de «comme» d'hésitation étaient ceux qui parlaient à la maison une troisième langue (31 %) en comparaison aux enfants parlant le français (21 %) ou l'anglais (21 %) au foyer. En même temps, le taux des usages de «comme» marqueur discursif est resté comparable entre les enfants qui parlaient le français, l'anglais ou une troisième langue à la maison (entre 18 % et 21 %). Finalement, pour la distribution de «comme» particule discursive, l'âge des

³⁸ Cet exemple est tiré de Gillian Sankoff et coll., *op. cit.*, p. 198.

³⁹ Le soulignement signale les mots et les expressions prononcés en anglais.

⁴⁰ «[...] parmi les 63 enfants interviewés, 46 d'entre eux vivaient dans des familles exogames, neuf étaient francophones unilingues et huit parlaient une troisième langue» (Egor Tsedryk, *op. cit.*, p. 79-80).

participants s'est avéré important : entre la 3^e et la 6^e année, il y avait une augmentation élevée de cet usage (7 % contre 35 %). Le patron de progression de l'emploi de « comme » a permis à Tsedryk de prédire l'usage de « comme » particule discursive dans 65 % des occurrences pendant l'adolescence, ce qui coïncide avec les résultats de Chevalier et Cossette⁴¹ obtenus pour le français acadien.

Chez Sankoff et collaborateurs⁴², en français L1 chez les locuteurs unilingues et en français L2 parlé en contexte majoritairement francophone à Montréal, le taux de « comme » ponctuant désémantisé⁴³ n'atteint que 12,7 % en langue maternelle et 35 % en langue seconde. Outre cette différence, les auteurs notent qu'en langue seconde, le « comme » d'approximation est trois fois plus fréquent qu'en langue maternelle (28,4 % contre 8,8 %). Par contre, le contexte d'exemplification est plus fréquent en langue maternelle (78,9 %) qu'il ne l'est en langue seconde (10,8 %). Finalement, aucune occurrence de « comme » introduisant le discours rapporté en langue maternelle n'a été attesté, alors qu'en langue seconde cet emploi représente 14 % des usages. Parmi quelques éléments discursifs considérés par les auteurs (alors, bon, bien, tu sais, fait que), « comme » est le seul à avoir fait l'objet d'une différence d'emploi entre locuteurs du français L1 et L2. Les facteurs externes reliés au type d'école fréquentée par les participants (de langue française ou d'immersion française) et à l'environnement de l'apprentissage (temps passé dans le milieu francophone) et

⁴¹ Gisèle Chevalier et Isabelle Cossette, « *Comme* : tic ou marqueur d'oralité? », *Port-Acadie, revue interdisciplinaire d'études acadiennes*, n° 3, 2002, p. 65-87.

⁴² Gilian Sankoff et coll., *op. cit.*

⁴³ La distinction syntaxique entre les particules et les marqueurs n'existe pas chez ces auteurs.

la prise en considération des différentes périodes de vie (enfance, adolescence, âge adulte) n'ont pas montré d'effet significatif sur l'emploi de « comme » en langue seconde. Pourtant, les auteures ont établi que la maîtrise générale du français était inversement reliée à la fréquence de « comme » dans la parole des apprenants du français.

Objectifs et hypothèses

Aucune des études rapportées plus haut n'a comparé l'usage de « comme » par les locuteurs du français L2 à celui qu'en font les locuteurs du français L1 en situation minoritaire. C'est ce que nous proposons de faire dans la présente analyse en vérifiant si les deux groupes en font un usage similaire et si ces usages sont conformes aux études antérieures. Plus précisément, nous cherchons à établir la typologie des usages de « comme » par les deux groupes de locuteurs, en distinguant les usages standard des usages non standard. Ensuite, nous voulons vérifier si les locuteurs de langue seconde démontrent des usages standard de « comme » similaires aux locuteurs natifs et si, entre les deux groupes, il y a des différences d'emplois non standard de la variable. Les études antérieures nous portent à croire que les occurrences non standard seront plus nombreuses chez les apprenants du français que chez les locuteurs natifs. Parmi les usages non standard, l'usage de « comme » ponctuant devrait dominer dans les deux groupes, comme l'étude de Sankoff et collaborateurs et celle de Tsedryk l'ont montré.

Méthodologie

Corpus et participants

Des entrevues guidées menées auprès de quatre jeunes Ontariens ont servi de base à l'analyse. Les quatre parti-

cipants sont nés et ont grandi dans le Sud-Ouest de l'Ontario, région où le français n'est parlé que par moins de 3 % de la population. Les enregistrements des locuteurs du français L1 (Rachel et Marc)⁴⁴ proviennent du corpus Windsor faisant partie de la base de données du projet « Phonologie du français contemporain⁴⁵ »⁴⁶. Les données des apprenants du français L2 (Claire et Emery) ont été recueillies auprès d'étudiants de l'Université de Waterloo (corpus UW).

Les deux locuteurs du français L1 viennent de familles francophones. Marc a 21 ans; il a complété sa scolarisation primaire et secondaire en français et, au moment de l'entretien, il était étudiant en langue et littérature françaises à l'université. Rachel a 17 ans et elle est étudiante au secondaire en français. Puisque la région de Windsor est majoritairement anglophone, ces deux participants dépendent de l'utilisation du français à la maison ou à l'école pour maintenir leur langue, car les autres contextes sociaux sont dominés par l'anglais.

Les extraits illustrant la parole de Rachel et de Marc apparaissent en (12) et en (13), respectivement. Ces extraits ont été énoncés avec des débits similaires de 2,7 mots/seconde (Rachel) et de 3 mots/seconde (Marc). Sur les 1 459 mots dans le discours de Marc, nous avons

⁴⁴ Les prénoms de tous les participants sont des pseudonymes afin de préserver leur anonymat.

⁴⁵ Jacques Durand, Bernard Laks et Chantal Lyche, « Le projet PFC : une source de données primaires structurées », dans Jacques Durand, Bernard Laks et Chantal Lyche (dir.), *Phonologie, variation et accents du français*, Paris, Hermès, 2009, p. 19-61; Durand, Jacques, Bernard Laks et Chantal Lyche, « La Phonologie du français contemporain : usages, variétés et structure », dans Claus D. Pusch et Wolfgang Raible (dir.), *Romanistische Korpuslinguistik: Korpora und gesprochene Sprache 1*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2002, p. 93-106.

⁴⁶ Nous remercions François Poiré de nous avoir accordé l'accès aux données.

identifié 23 mots anglais, ce qui correspond à 1,6 % des mots qu'il énonce. Rachel a prononcé 21 mots en anglais sur un total de 1 309 mots; cela correspond également à 1,6 % de ses énoncés. Cependant, on note que Rachel hésite moins quand elle parle, elle fait moins de faux départs et de reprises, et ses phrases contiennent des formes vernaculaires (ex., *pis, j'vas*), alors que Marc alterne entre les formes vernaculaires et normatives (ex., *je vas aller, je vais aller*), il fait des simplifications structurales (ex., *demande ma mère*) et des faux départs en cherchant comment terminer son idée.

- (12) Extrait de 34 secondes de la conversation avec Rachel :
93 mots (2,7 mots/seconde)

Parfois quand mon père sort son bateau on va sur lac Saint-Claire, pis on va pêcher. Et, on va camper pour deux semaines au Nord de l'Ontario, vers North Bay. Et, je fais des sports avec des motocyclettes euh, like four wheelers. Et, c'est à peu près tout, puis on va pêcher là aussi. [...] Pas vraiment, mais mon père me traîne partout, alors j'ai pas de choix. C'est ça comme, il me fait un compromis de, si j'vas à la pêche avec lui, je peux avoir les clés de l'auto.

- (13) Extrait de 30 secondes de la conversation avec Marc :
91 mots (3 mots/seconde)

Euh, si je ne travaille pas, qui n'est pas, c'est, c'est rare que je ne travaille pas, um je vas aller faire des choses, c'est comme aller au bar avec mes amis, euh, juste voir des films. [...] Il n'y a pas beaucoup de choses à faire ici. Sinon, comme certaines semaines, je vais aller à Ottawa. Alors, je vais demander, je vais juste euh, j'ai juste trouvé si, j'ai juste allé demander mon travail aujourd'hui, j'ai réalisé que je peux aller cette fin de semaine, alors, je vais demander ma mère.

Les participants de langue seconde ont été recrutés parmi les étudiants inscrits au cours de français de première année FR192B à l'Université de Waterloo (UW).

Nous avons visé les étudiants venant des écoles d'immersion française dans un contexte majoritairement anglophone et dont la langue parlée au foyer était l'anglais, ce qui veut dire qu'ils auraient appris la langue française uniquement à l'école.

Nous avons interviewé six candidats, mais présentons ici les résultats pour deux d'entre eux afin d'avoir un équilibre entre les sous-corpus. En choisissant les participants de français langue seconde, nous nous sommes guidées sur les caractéristiques des participants de langue maternelle et avons donc choisi un jeune homme et une jeune femme d'âge similaire à Marc et à Rachel. Claire a 18 ans et elle est en première année à l'Université de Waterloo. Elle était dans un programme d'immersion, de la 7^e à la 12^e année, avec une majorité de cours en français. À l'université, elle suit un cours en français et quatre autres en anglais. Emery, quant à lui, a été scolarisé en immersion partielle dès l'élémentaire; il a 22 ans et il est en quatrième année de ses études universitaires qu'il a faites uniquement en anglais. FR192B est son premier cours de français depuis le secondaire. Ces différences d'âge et de nombre d'années d'études en français risquent d'avoir un impact sur les usages linguistiques de nos participants de langue seconde. Nous reconnaissons aussi le biais causé par les différences entre les apprenants du français.

Les extraits (14) et (15) illustrent la parole de ces participants de français L2. Emery a parlé plus vite (3,3 mots/seconde) que Claire qui a énoncé 2,85 mots/seconde.

- (14) Extrait de 30 secondes de la conversation avec Emery :
99 mots (3,3 mots/seconde)

La Chine est comme une un pays comm-⁴⁷ communiste ou quoi que ce soit mais en même temps si tu vas à... Prends une ville comme Shanghai ou tu vas à Hong Kong, comme ça semble comme une... Tout ce qu'ils font là c'est une comme une c'est une idéologie capitaliste encore alors, je ne sais pas, je ne comprends pas la culture là, je ne comprends pas comme comment leur société marche alors je pense que ce serait intéressant de comme connaître ou une chose comme ça parce que je ne connais rien, je viens de comme Pakistan [...]

- (15) Extrait de 27 secondes de la conversation avec Claire :
77 mots (2,85 mots/seconde)

Quelquefois parce que en 10^e année j'étais comme meilleure que je suis maintenant alors quelquefois c'est comme plus embarrassant parce que je dis les mots en anglais je sais que je ne suis pas comme like parfait, mon accent n'est pas parfait. Alors de parler avec les personnes québécois je pense qu'ils pensent que je suis pas bon pour le français et ça like comme diminue le esteem un peu [...]

Dans l'extrait de Claire (15), on note plusieurs erreurs grammaticales (ex. *alors de parler avec les personnes québécois, je suis pas bon*), morphophonologiques (absence de liaisons et d'élisions) et lexicales (ex. *embarassant*). Malgré le déficit du lexique et de la grammaire, Claire parlait avec confiance et n'hésitait pas à recourir à l'anglais si elle ne connaissait pas le mot correct en français.

Emery parlait beaucoup et avec enthousiasme lors de l'entrevue. Il parlait avec facilité et essayait d'utiliser uniquement le français; s'il ne connaissait pas le mot, il changeait sa phrase au lieu de recourir à l'anglais. Par conséquent, nous n'avons identifié dans l'entretien avec Emery que trois occurrences de mots en anglais sur 2 194 mots, ce qui représente 0,13 % de son discours. Chez Claire, ce taux est de 2,9 % : 53 mots anglais sur 1 815 mots.

⁴⁷ C'est un mot tronqué.

Classification de comme adoptée pour l'analyse

Pour la présente étude, nous avons adopté la classification de « comme » en nous inspirant des analyses antérieures et en la modifiant selon nos objectifs de recherche. Tout d'abord, nous distinguons les usages standard de « comme » des usages non standard. Les premiers incluent la comparaison, l'exemplification, l'attribution et les collocations avec « comme » (16a). Les seconds comprennent les emplois lexicaux (approximation (16b)), les usages discursifs (ponctuants (16c)), les emplois reliés à l'interruption de l'énonciation (hésitation/panne lexicale (16d, e)) et les expressions « être comme/c'est comme » qui peuvent apparaître dans des contextes variés (approximation et introduction du discours rapporté⁴⁸ (16f)).

- (16) a. [...] *comme* un candidat tu deviens plus um ... désirable si tu connais le français. (Emery, UW)
- b. Oui, c'est juste *comme* à cinq minutes de marche. Pas loin. (Rachel, Windsor)
- c. *Comme* je vis ici pendant la semaine mais uh *comme* ma famille vit à Mississauga. (Emery, UW)
- d. J'essayerais de parler en français *comme*... je trouverais des opportunités. (Emery, UW)
- e. *Comme* c'est une famille mais um les um les professeurs *comme* babied us un peu. (Claire, UW)
- f. Parce qu'en 9^e et 10^e année à l'école *c'était comme* : « Oh, on sait toi ». (Claire, UW)

Les emplois reliés à l'interruption de l'énonciation sont très importants à distinguer surtout chez nos locuteurs de langue seconde, étant donné leur manque de maîtrise du français, ce qui entraîne souvent des hésitations et des

⁴⁸ L'introduction du discours rapporté a été faite dans notre corpus uniquement à l'aide de « être comme/c'est comme ».

pannes lexicales. Nous considérons une occurrence de « comme » en tant qu'hésitation lorsqu'il y a une pause qui suit ou lorsque l'intonation ou l'intensité de l'énonciation diminuent quand « comme » est prononcé (16d). Notre variable est considérée comme marqueur de panne lexicale si le mot suivant est un mot anglais (16e).

Résultats

Le tableau 1 présente la distribution des occurrences de « comme » chez les quatre locuteurs. Nous voyons que les locuteurs du français L1 ont utilisé moins de « comme » (6 et 19 occurrences) que les locuteurs du français L2 (50 et 104 occurrences). En termes de proportion, cela correspond à 0,46 % et 1,30 % des usages en langue maternelle et à 2,76 % et 4,74 % en langue seconde sur le total des mots.

Tableau 1

Distribution de *comme* dans les deux sous-corpus

Locuteurs	comme / total de mots	% de comme	Comme standard N (%)	Comme non standard N (% sur le total des usages non standard)					
				Total N (%)	Comme d'approximation	Ponctuants	Hésitation/lacune lexicale	Être comme/c'est comme	
♂	Rachel	6/1309	0,46	1 (16,7)	5 (83,3)	1 (20)	2 (40)	1 (20)	1 (20)
	Marc	19/1459	1,30	7 (36,8)	12 (63,2)	2 (16,7)	5 (41,7)	1 (8,3)	4 (33,3)
♀	Claire	50/1814	2,76	20 (40)	30 (60)	3 (10)	17 (56,7)	3 (10)	7 (23,3)
	Emery	104/2193	4,74	20 (19,2)	84 (80,8)	3 (3,6)	65 (77,4)	10 (11,9)	6 (7,1)

À part une moindre fréquence de « comme » en langue maternelle, en général, nous remarquons aussi qu'il y a moins de « comme » standard chez les deux participants francophones que chez ceux de langue seconde (1 et 7 contre 21 et 21). Cependant, en termes de taux d'occurrence, c'est très comparable entre Rachel et Marc, d'une part, et Claire et Emery, d'autre part. Notons aussi qu'il y a moins de « comme » chez les jeunes filles (6 et 50, ou

bien 0,46 % et 2,76 %) que chez les jeunes hommes (19 et 104, ou bien 1,3 % et 4,74 %). Ce qui est commun pour tous les locuteurs, c'est l'usage plus fréquent de « comme » non standard : sur l'ensemble des occurrences, son emploi non standard varie de 60 % chez Claire à 83,3 % chez Rachel.

Parmi les « comme » standard, nous avons identifié des usages adverbial, prépositionnel et conjonctif qui apparaissent en contexte de comparaison (17a), d'exemplification (17b, c) et d'attribution (17d). Il s'agit des mêmes contextes qui sont illustrés en (6) et que l'on trouve en français standard. Chez Rachel, nous n'avons reconnu que le contexte de comparaison, alors que les trois contextes et les collocations avec « comme » sont présents dans le discours des autres locuteurs.

- (17) a. C'est pas comme étrange *comme* dans une grosse ville où personne te connaît. (Rachel, Windsor)
- b. Je veux expérierer autres cultures *comme* la France. (Claire, UW)
- c. *Comme* je t'ai dit avant, un des mots *comme* « table », « assié- », « asseoir » [...] (Marc, Windsor)
- d. [...] avoir [Nadine] *comme* un prof de français les premières deux semaines j'étais comme : « Qu'est-ce que tu dis? » (Claire, UW)
- e. [...] alors je retourne là *comme* une fois chaque deux semaines ou quelque chose *comme ça*. (Emery, UW)

Parmi les usages non standard, nous retrouvons les quatre contextes – approximation, ponctuant, hésitation/lacune et « être comme/c'est comme » – chez chacun des locuteurs (18). Cependant, le nombre d'occurrences varie beaucoup entre les participants de langue maternelle (5 et 12) et ceux de langue seconde (30 et 84). En termes de proportion, l'image se présente un peu différemment,

car les taux sont plus élevés en langue maternelle (83,3 % et 63,3 %) qu'en langue seconde (60 % et 80,8 %). Chez tous les locuteurs, le contexte le plus fréquent de l'emploi non standard de « comme » est celui de ponctuant : de 40 % (Rachel) à 77,4 % (Emery).

- (18) a. À Québec um je suis allé là pour *comme* une semaine deux semaines j'ai de la famille là. (Emery, UW)
- b. Je pense, mais je ne sais pas laquelle. *Comme* peut-être l'allemand. J'aimerais apprendre le japonais [...] (Rachel, Windsor)
- c. Oui c'était à un Country Club et j'étais je faisais *comme* des drinks, j'étais un bartender. (Marc, Windsor)
- d. Elle était fâchée elle était comme: «Anglais! Nous donne les menus en anglais!» Elle n'était pas gentille du tout! (Claire, UW)
- e. Je pense que ça dépend parce que si *c'était comme* un an je choisirai le Québec pour que peux visiter ma famille mais si *c'était comme* trois mois je voulais visiter la France. (Claire, UW)

Dans les deux occurrences en (18e), « c'est comme » est utilisé dans le contexte d'approximation. Cela correspond à la phrase hypothétique typique en anglais parlé « if *it was like* a year/three months », ce qui suggère une traduction littérale. Les « comme » ponctuants ont été attestés en début de phrase (18b) ainsi qu'à l'intérieur des syntagmes : entre le verbe et son attribut (19a), le verbe et l'adverbe (19b) ou le verbe et le complément (19c).

- (19) a. Surtout à Pointe-aux-Roches parce que c'est petit, et tu connais le monde, et c'est pas *comme* étrange comme dans une grosse ville où personne te connaît. (Rachel, Windsor)

- b. Alors elle nous um voir les films um français avec un peu de parler *comme* trop vite alors qu'on peut um: «Get used to it». (Claire, UW)
- c. Et pour beaucoup de sa vie, elle, elle vivait *comme* à Cochrane. (Marc, Windsor)

Comme nous l'observons au tableau 1, le taux des «comme» ponctuants varie de 40 % à 77,4 %, ce qui est cohérent avec les observations de Chevalier⁴⁹ et avec la prédiction de Tsedryk⁵⁰. Cependant, il ne faut pas oublier que notre classification regroupe les particules et les marqueurs discursifs, et que pour faire des parallèles plus adéquats avec l'étude de Tsedryk, il serait nécessaire d'incorporer l'analyse syntaxique lors de l'étude ultérieure de «comme».

Finalement, la catégorie de «comme» d'hésitation et des pannes lexicales est présentée chez les locuteurs natifs par une seule occurrence de «comme» qui apparaît devant un mot anglais accompagné par l'article indéfini «des», ce qui signale la difficulté de trouver le mot français (20a). Chez les étudiants ayant le français comme langue seconde, par contre, nous avons noté plusieurs cas de pannes lexicales (20b, c) et de «comme» d'hésitation (20d, e).

- (20) a. Oui, c'était à un Country Club, et j'étais, je faisais *comme* des drinks, j'étais un bartender. (Marc, Windsor)
- b. Je sais qu'ils ont leur propre um *comme* slang et des choses *comme* ça alors peut-être ce serait une bonne idée. (Emery, UW)
- c. Je suis maintenant *comme* conditionally accepted au pharmacie. (Claire, UW)

⁴⁹ Gisèle Chevalier, *op. cit.*

⁵⁰ Egor Tsedryk, *op. cit.*

- d. Pour moi j'étais né au Canada alors je sens *comme*... je suis Canadien. (Emery, UW)
- e. [...] alors ce n'était pas *comme* ... les les gems mais pas like bon [...] (Claire, UW)

Pour terminer, nous voudrions parler des cas particulièrement intéressants trouvés dans le discours de Claire qui utilise « comme » et *like* de façon juxtaposée (21), ce qui nous porte à croire que la langue anglaise exerce une forte influence sur l'usage qu'elle fait de « comme ». En (21a), nous voyons la combinaison de « comme » et *like* au début de la phrase, alors qu'en (21b) elle apparaît à l'intérieur des syntagmes verbaux. L'exemple (21c) est particulier, car il illustre une forme hybride : *like* provient de *be like* qui introduit le discours rapporté, sauf que le verbe dans cette expression est en français – *je suis like*. Claire est celle qui a le moins de scolarité en français, ayant commencé l'immersion en 7^e année; il ne nous paraît donc pas surprenant qu'elle utilise « comme » de façon similaire à *like* en faisant, en partie, une traduction littérale et en alternant les langues.

- (21) a. Parce qu'en 9^e et 10^e année à l'école c'était comme : « Oh on sait toi ». *Comme like* on va juste donner les notes et choses comme ça. (Claire, UW)
- b. Je sais que je ne suis pas *comme like* parfait mon accent n'est pas parfait alors de parler avec les personnes québécois je pense qu'ils pensent que je suis pas: bon pour le français et ça like *comme* diminue le esteem un peu. (Claire, UW)
- c. Je n'avais comprend rien parce qu'elle parle avec un accent différent et des mots différents et même ici il y a des mots *comme* je suis like : « Ah qu'est-ce que tu dis? » (Claire, UW)

Conclusion

La présente étude est la première à examiner les usages de « comme » en français L1 et L2 parlé en contexte linguistique minoritaire. Cherchant à établir si « comme » est utilisé avec la même fréquence et dans des contextes similaires par des groupes de locuteurs de français L1 et L2, nous avons soumis à l'analyse les entretiens guidés de deux locuteurs dans chaque sous-corpus. Les résultats ont montré une différence considérable entre le nombre d'occurrences de « comme » entre les locuteurs de français L1 et ceux de L2 : 25 chez les premiers contre 154 chez les seconds au total. Cependant, en termes de proportion, la distribution des occurrences s'est avérée plus comparable entre les quatre locuteurs. Dans les deux sous-corpus, les usages non standard de « comme » sont plus fréquents que les usages standard et, parmi les usages non standard, les occurrences de « comme » ponctuant prédominent et sont considérablement plus nombreuses chez les participants de langue seconde. Ces usages en particulier démontrent une fluctuation de l'usage de « comme » causée par le sous-emploi du français chez les locuteurs de français L2. En d'autres mots, c'est le niveau de la maîtrise de la langue plutôt que le fait du contact avec l'anglais qui affecte le discours des participants. Cette observation va de pair avec ce qu'avançaient Sankoff et collaborateurs sur l'effet de la maîtrise générale du français sur la fréquence de « comme » en langue seconde à Montréal et soutient la perspective de Mougeon⁵¹.

Les étapes ultérieures de l'étude viseront un plus grand nombre de locuteurs et une catégorisation plus fine des contextes d'emploi de la variable examinée, de même

⁵¹ Raymond Mougeon, *op. cit.*

que le niveau de restriction linguistique des locuteurs⁵². Pour corrélérer l'effet de l'anglais avec l'usage de « comme », il sera utile d'examiner également les contextes et la fréquence de l'usage de *like* par les mêmes locuteurs en anglais.

Remerciements

Nous remercions les participants de cette étude ainsi que les évaluateurs anonymes pour leurs commentaires et suggestions qui ont permis d'améliorer cet article.

⁵² Raymond Mougeon et Edouard Beniak, *op. cit.*, p. 247.

Références

- Andersen, Gisle, «They gave us these yeah, and they like wanna see like how we talk and all that: The Use of *like* and Other Pragmatic Markers in London Teenage Speech», dans Ulla-Britt Kotsinas, Anna-Brita Stenström et Anna-Malin Karlsson (dir.), *Ungdomsspråk i Norden*, Stockholm, Institutionen för Nordiska Språk, Stockholms University, 1997, p. 82-95.
- Andersen, Gisle, *Pragmatic markers and sociolinguistic variation: A relevance theoretic approach to the language of adolescents*, Amsterdam, Benjamins, 2001, p. 352.
- Beaulieu-Masson, Anne, Mélanie Charpentier, Lisanne Lanciault et Xiaoyan Liu, «Comme en français québécois», *Communication, lettres et sciences du langage*, vol. 1, n° 1, 2007, p. 27-41.
- Chevalier, Gisèle, «Comment *comme* fonctionne d'une génération à l'autre», *Revue québécoise de linguistique*, vol. 30, n° 2, 2001, p. 13-40.
- Chevalier, Gisèle et Isabelle Cossette, «*Comme* : tic ou marqueur d'oralité?», *Port-Acadie, revue interdisciplinaire d'études acadiennes*, n° 3, 2002, p. 65-87.
- D'Arcy, Alexandra, «Lexical Replacement and the Like(s)», *American Speech*, vol. 81, n° 4, 2006, p. 339-356.
- D'Arcy, Alexandra, «'Like' and language ideology: Disentangling fact from fiction», *American Speech*, vol. 82, n° 4, 2007, p. 386-419.
- Dailey-O'Cain, Jennifer, «The Sociolinguistic Distribution of and Attitudes toward Focuser like and Quotative like», *Journal of Sociolinguistics*, vol. 4, 2000, p. 60-80.
- Dostie, Gaétane, «*Comme*, *genre* et *style* postposés en français du Québec : une étude sémantique», *Linguisticæ Investigationes*, vol. 19, n° 2, 1995, p. 247-263.
- Durand, Jacques, Bernard Laks et Chantal Lyche, «Le Projet PFC : une source de données primaires structurées», dans Jacques Durand, Bernard Laks et Chantal Lyche (dir.), *Phonologie, variation et accents du français*, Paris, Hermès, 2009, p. 19-61.
- Durand, Jacques, Bernard Laks et Chantal Lyche, «La Phonologie du français contemporain : usages, variétés et structure», dans

- Claus D. Pusch et Wolfgang Raible (dir.), *Romanistische Korpuslinguistik: Korpora und gesprochene Sprache 1*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 2002, p. 93-106.
- Fox Tree, Jean E., «Placing *like* in telling stories», *Discourse Studies*, vol. 8, n° 6, 2006, p. 723-742.
- Fuller, Janet M., «Use of the discourse marker *like* in interviews», *Journal of Sociolinguistics*, vol. 7, n° 3, 2003, p. 365-377.
- Macauley, Ronald, «You're like 'why not?' The quotative expression of Glasgow adolescents», *Journal of Sociolinguistics*, vol. 5, n° 1, 2001, p. 3-21.
- Miller, Jim et Regina Weinert, «The function of LIKE in dialogue», *Journal of Pragmatics*, vol. 23, 1995, p. 365-393.
- Mougeon, Raymond, «Perspective sociolinguistique sur le français en Ontario», dans Aidan Coveney, Marie-Anne Hintze et Carol Sanders (dir.), *Variation et francophonie*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 155-190.
- Mougeon, Raymond et Edouard Beniak, *Linguistic Consequences of Language Contact and Restriction: The Case of French in Ontario*, Oxford, Oxford University Press, 1991.
- Mougeon, Raymond et Terri Nadasdi, «Sociolinguistic discontinuities in minority speech communities», *Language*, vol. 74, n° 1, 1998, p. 40-55.
- Mougeon, Raymond, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *The Sociolinguistic Competence of Immersion Students*, North York, Multilingual Matters, 2010, 240 p.
- Nadasdi, Terri, «Le français en Ontario» dans Albert Valdman, Julie Auger et Deborah Piston-Hatlen (dir.), *Le français en Amérique du Nord*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2005, p. 99-115.
- Poiré, François, «Le français canadien en milieu minoritaire: le cas du Sud-ouest ontarien», dans Jacques Durand, Bernard Laks et Chantal Lyche (dir.) *Phonologie, variation et accents du français*, Paris, Hermès, 2009, p. 153-173.
- Sankoff, Gillian, Pierrette Thibault, Naomi Nagy, Hélène Blondeau, Marie-Odile Fonollosa et Lucie Gagnon, «Variation in the use of discourse markers in a language contact situa-

- tion», *Language Variation and Change*, vol. 9, 1997, p. 191-217.
- Tagliamonte, Sali, «*So* who? *Like* how? *Just* what? Discourse markers in the conversations of Young Canadians», *Journal of Pragmatics*, vol. 37, 2005, p. 1896-1915.
- Tennant, Jeff, «Rythme prosodique et contact des langues dans le français ontarien», dans France Martineau et Terry Nadasdi (dir.), *Le français en contact. Hommages à Raymond Mougeon*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011, p. 355-373.
- Tennant, Jeff, «Laurentian French phonology in a majority setting outside Québec», dans Randall Gess, Chantal Lyche et Trudel Meisenburg (dir.), *Phonological variation in French. Illustrations from three continents*, Amsterdam, Benjamins, 2012, p. 313-339.
- Tsedryk, Egor, «Sur l'usage extensif de comme à la préadolescence dans un milieu francophone minoritaire», dans Davy Bigot, Michael Friesner et Mireille Tremblay (dir.), *Les français d'ici et d'aujourd'hui : description, représentation et théorisation*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2012, p. 65-88.
- Underhill, Robert, «*Like* is, like, focus», *American Speech*, vol. 63, n° 3, 1988, p. 234-246.
- Vincent, Diane, *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuit blanche, 1993.
- Vincent, Diane et Guylaine Martel, «Particules métadiscursives et autres modes langagières : des cas de changement linguistique», *Revue Tranel*, vol. 34-35, 2001, p. 141-152.